

Compte rendu d'entretien

Date : 06/03/2014

Interlocuteur : Franck Ramus

Métier-Fonction : directeur de recherches au CNRS, Co-directeur du Master Recherche en Sciences Cognitives (ENS, EHESS, Université Paris-Descartes)

Le contexte de cette rencontre a été un peu particulier puisqu'il ne s'agissait pas réellement d'un entretien. Nous avons en effet rencontré M. Franck RAMUS le jeudi 6 mars lors d'une conférence sur la dyslexie qu'il donnait à l'école primaire de Miollis, dans le 15^{ème} arrondissement.

Ce que nous prenions tout d'abord comme une faiblesse – une rencontre sous forme de conférence – se révéla en fait comme un réel vivier d'information vis à vis des questions que pouvaient se poser les parents et professeurs des écoles à propos de la dyslexie. Le public était en effet composé d'une trentaine de personnes, allant de la mère de famille dyslexique qui se sentait coupable d'avoir transmis son trouble à son fils, à l'enseignante qui cherchait à devenir une spécialiste du domaine.

La présentation s'orienta autour de trois axes. Tout d'abord, M. RAMUS présenta des généralités sur les troubles « dys », puis il expliqua en profondeur le problème de la dyslexie avant de donner des conseils généraux pour aider les personnes présentes à bien s'occuper des enfants dyslexiques qu'ils côtoyaient.

I) Généralités sur les troubles spécifiques des apprentissages, les troubles « dys »

Les troubles « dys » sont des troubles du développement, mais ne sont pas des troubles acquis. Les enfants « dys » ne montrent pas de défaillance intellectuelle, mais celle d'une fonction cognitive, contrairement à d'autres troubles tels que la trisomie 21. Ces fonctions sont liées aux sens et touchent un secteur particulier du cerveau.

On quantifie cette défaillance grâce à l'écart qu'il y a entre la(les) fonction(s) cognitive(s) touchée(s) et celles qui ne sont pas atteintes. La dys-maladie se définit donc comme un retard de 18 mois entre les fonctions cognitives intactes et les fonctions cognitives atteintes. Le retard est calculé à partir de statistiques établies sur l'ensemble de la population et du QI (Quotient Intellectuel) de l'individu.

Il existe ainsi des personnes dyslexiques très intelligentes et très douées dans certains domaines, bien que gênées dans un autre par leur trouble. C'est pourquoi la dyslexie ne peut expliquer à elle seule l'échec scolaire ! Elle peut indéniablement en constituer un facteur, mais ce n'est pas suffisant si elle n'est pas accompagnée d'autres facteurs.

La difficulté, lorsque l'on cherche à établir la cause de l'échec scolaire, vient du fait que ce trouble spécifique est souvent associé à d'autres. « La dyslexie ne vaccine contre rien et rien ne vaccine contre la dyslexie » disait M. RAMUS. Souffrir de plusieurs troubles spécifiques apparaît régulièrement et est appelé la comorbidité. On peut cumuler par exemple dyslexie, dyspraxie, retard du langage oral ou troubles de l'attention, ce qui induit des profils cognitifs très complexes. Par suite, ces troubles en engendrent souvent d'autres, tels que le manque de confiance en soi, le rejet de l'école et, dans le pire des cas, la dépression.

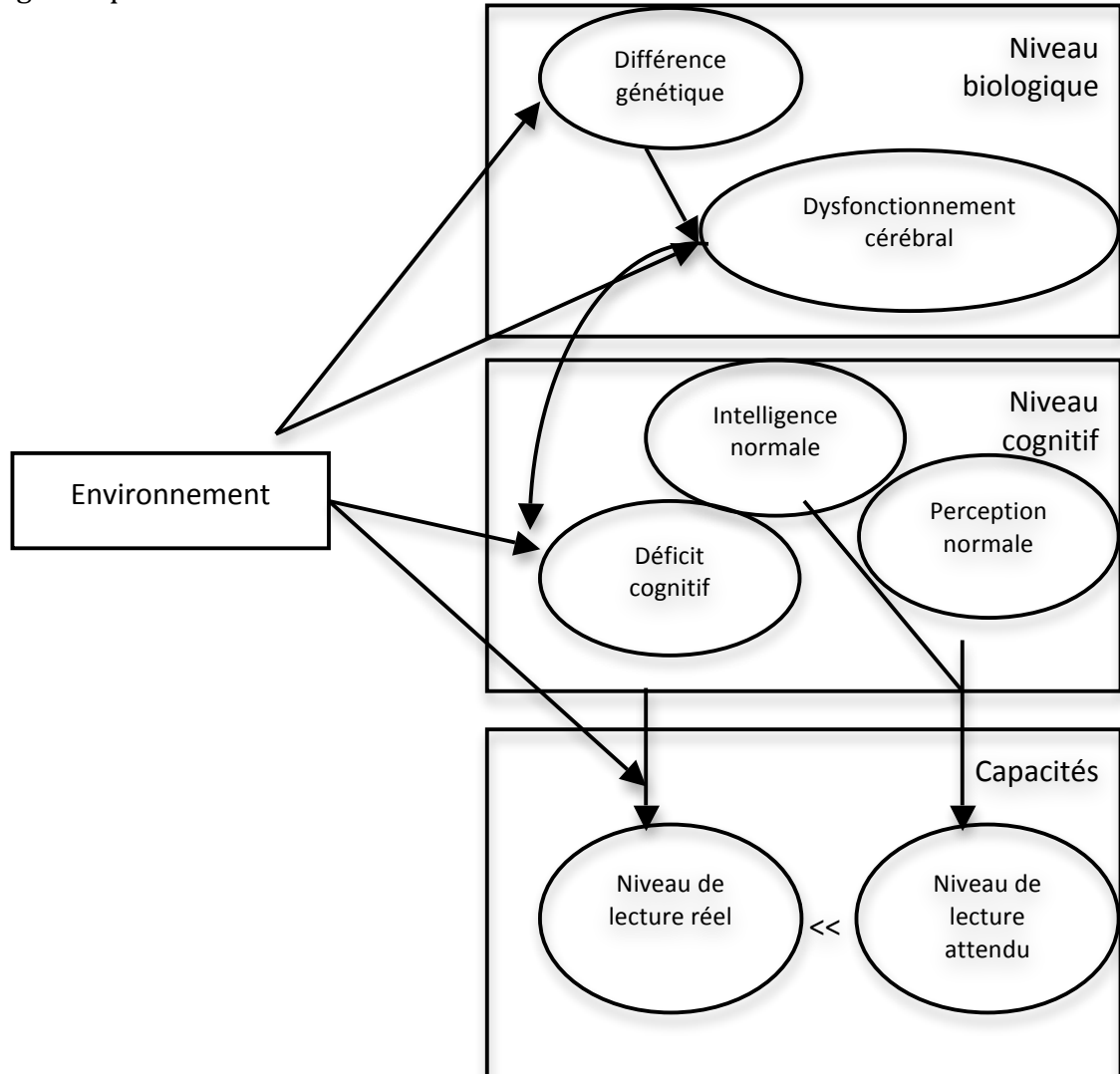
Les dys-maladies sont des maladies durables que l'on garde toute une vie. On peut cependant en atténuer les effets grâce à un travail intensif et régulier.

II) Causes de la dyslexie

L'illettrisme, caractérisé par des difficultés à utiliser la lecture dans la vie de tous les jours, n'est pas de la dyslexie. En vérité, la dyslexie n'est qu'un facteur possible permettant d'expliquer l'illettrisme. On ne peut donc pas diagnostiquer la dyslexie uniquement à partir d'une lecture hésitante. Si on dénombre 15% de personnes atteintes d'illettrisme au collège et 11% à l'âge adulte, seul le tiers souffre réellement de dyslexie. Cet illettrisme peut avoir de nombreuses causes et être lié à des problèmes biologiques (vision ou audition défaillante, retard mental, trouble du langage, trouble du comportement) ou environnementaux (problèmes sociaux, familiaux ou pédagogiques). Si aucune de ces causes possibles ne permet d'expliquer l'illettrisme d'un individu, il est qualifié de dyslexique.

Cette définition explique l'existence des nombreuses idées fausses circulant sur la dyslexie. Apparaissant comme un symptôme par défaut, il était facile de l'utiliser pour expliquer arbitrairement l'apparition d'un trouble. Cela explique également pourquoi il est plus difficile de se faire reconnaître comme étant dyslexique dans une zone d'éducation prioritaire par exemple. Le facteur environnemental sera souvent avancé pour masquer la vérité.

La dyslexie apparaît donc comme un trouble ayant des causes plus profondes que celles évoquées précédemment. Ces causes peuvent provenir de différents niveaux, schématisés ci-dessous. Elle constitue un trouble multifactoriel, c'est pourquoi dire que « comme la dyslexie a des causes génétiques, il n'y a rien à faire pour lutter, rien ne pouvant être fait contre le déterminisme des gènes » est faux, car des causes environnementales existent également. Ces causes permettent de contrebalancer les causes génétiques.



La difficulté profonde rencontrée par les dyslexiques porte sur la conscience phonologique. Il faut avoir conscience que le mot se décompose en phonèmes, qui se décomposent eux-mêmes en syllabes, qui se décomposent elles-mêmes en lettres pour pouvoir bien lire. Il est donc possible de dépister les vrais dyslexiques en leur demandant de faire des rimes ou de résoudre des contrepèteries simples.

La mémoire à court terme joue ainsi un rôle essentiel dans la vie des dyslexiques. Étant incapables de déchiffrer naturellement les mots et les écritures qui les composent, le dyslexique a également du mal à imprimer de nouveaux mots ou des numéros dans sa mémoire. Il est donc important de lui faire faire des tâches de mémorisation rapide et de rendre de mémoire rapide. Un test courant consiste donc par exemple à faire lire à un dyslexique un tableau de 15x15 cases, chaque case étant occupée par l'illustration d'un objet simple. Ce test permet à la fois de diagnostiquer et d'entraîner le dyslexique, en lui faisant travailler sa mémoire.

Le résultat de ce test est assez net. En comparant les temps mis pour terminer la lecture de la grille, et en les couplant avec ceux mis pour un autre test, il apparaît que les personnes dyslexiques éprouvent en effet plus de difficultés que la moyenne à déchiffrer des mots simples et à les réemployer rapidement. *L'exposition de ce fait souleva une remarque dans l'audience. Une enseignante déclara qu'elle trouvait cette remarque intéressante car elle permettait de prendre conscience du fait que donner des exercices comportant des consignes trop longues pouvait ajouter de la difficulté à un exercice, difficulté qui était rarement prise en compte lors de la notation.*

La mémoire à long terme a également un rôle à jouer dans la dyslexie. En effet, pour « lire », un dyslexique ne faisant pas de réel lien entre un graphème et un son, il fait des analogies entre des graphèmes et d'autres mots qu'il a déjà rencontré et qu'il connaît. Lire le mot « bateau » nécessite de se rappeler le son « be », puis le « a », de les coupler pour faire « ba », de stocker l'information de cette syllabe et de déchiffrer la suivante, puis de recoller les morceaux. La mémoire à long terme, qui constitue la base de données à exploiter pour rechercher ces sons, est donc également très sollicitée lors de la lecture.

Ce travail de mémoire étant engagé naturellement dès la naissance, il faut être tout de suite très vigilant quant à de possibles troubles. Cependant, avant de réellement s'affoler, il faut attendre que l'enfant soit suffisamment développé, c'est à dire attendre environ la moitié de l'année de CE1.

Des causes non phonologiques permettent également d'expliquer la dyslexie. Un enfant peut par exemple souffrir de troubles visuo-attentionnels qui ne sont pas ophtalmologiques. Une personne dite « normale » a normalement une fenêtre dans son champ de vision dans laquelle tout ce qu'elle voit peut être perçu avec attention. Cette fenêtre permet en général d'englober trois lettres. Si une personne a une fenêtre plus réduite, elle mettra plus de temps à voir le mot en entier, ce qui conduira à une lecture saccadée et donc à une compréhension réduite. *À cette remarque, une personne demanda si cette fenêtre pouvait expliquer qu'un enfant inverse des syllabes ou écrive des lettres à l'envers (le s par exemple). Selon M. RAMUS, le premier problème est davantage d'ordre phonologique, l'enfant ne comprenant pas ce qu'il lit. Le second est naturel car aucun être humain n'a la capacité naturelle de distinguer un objet de son image dans un miroir. Pour réussir à le faire, il faut d'abord l'apprendre et différencier les formes. Ainsi, écrire un S à l'envers n'est pas du tout alarmant, il faut juste laisser le temps à l'enfant d'apprendre à ne pas confondre les deux écritures.*

Le niveau biologique peut également intervenir dans la dyslexie. Cependant, M. RAMUS n'a pas voulu détailler cette partie, de peur de noyer l'audience dans des détails techniques. Néanmoins, il évoqua le fait qu'il était possible de trouver des différences récurrentes dans la forme ou la densité en matière grise des cerveaux d'enfants dyslexiques et d'enfants normaux.

Il montra également le résultat d'une étude qu'il avait lui-même réalisé. Un couple était venu le voir, constitué d'un mari dyslexique et d'une épouse normale. Ce couple avait eu sept enfants, chaque enfant ayant à son tour entre trois et cinq enfants. Le graphique montrant le résultat de l'étude était assez explicite. Lorsqu'un des deux parents était dyslexique, ses enfants avaient une chance sur deux de l'être. Lorsqu'au contraire il était normal, ses enfants l'étaient également tous. Cette étude, disait M. RAMUS, ferait sauter un généticien au plafond. Elle n'apporte pas la preuve que la dyslexie est génétique, mais poussait à regarder dans cette direction. Il nous avoua que certains de ses collègues de Pasteur pensaient avoir identifié ces gènes, mais pour le moment, rien n'est sûr.

Le facteur environnemental fut lui aussi évoqué, en se fondant sur une comparaison à l'échelle européenne. Il est en effet, d'après les résultats d'études européennes, plus facile pour un finnois d'apprendre à lire qu'un français. La langue finnoise n'est constituée que de 21 phonèmes et l'alphabet comporte 21 lettres, une pour chaque phonème. Dans le cas d'une langue où les structures se répètent, telle que l'allemand, les enfants apprennent également à lire plus vite qu'en France, mais moins vite qu'en Finlande. De telles analogies peuvent également être dressées avec les environnements culturels, pédagogiques ou sociaux.

Un moyen pour l'enfant dyslexique d'échapper à la vigilance des parents et du corps enseignant est de se fixer seul des méthodes d'adaptation, grâce à de très bonnes facultés intellectuelles. *Un parent demanda si bouger pour lire était un moyen d'échapper à la gêne causée par la lecture. Son fils ne pouvait en effet pas apprendre une leçon sans marcher, se dandiner et la réciter à haute voix. M. RAMUS répondit que bouger pouvait être le moyen trouvé par l'enfant pour outrepasser la gêne, mais pouvait également être une habitude plutôt qu'une réelle aide.*

III) Comment faire pour aider l'enfant ?

Un professeur est capable de repérer un enfant dyslexique, de lui proposer une aide et de lui aménager un parcours. Il lui est cependant impossible de poser un diagnostic, de dépister ou de rééduquer l'enfant. Proposer une méthode intensive peut fonctionner. Cependant, intensive signifie au moins une heure par jour, et non une heure par semaine, comme c'est actuellement proposé par les professionnels de la santé. Malheureusement, même si plus de temps était proposé aux familles, elles seraient vite confrontées aux problèmes liés au transport, à la logistique et au coût d'une telle régularité.

Dès la maternelle, l'intervention est possible. Les compétences orales étant indispensables à la lecture, faire travailler l'enfant dès le plus jeune âge sur son vocabulaire, sur les concepts phonologiques et sur l'apprentissage des lettres est indispensable. *Un parent demanda alors si l'apprentissage des lettres n'était pas un frein à la lecture, le nom pouvant entrer en interférence avec le son. M. RAMUS rétorqua que, de toute façon, il était impensable de ne pas connaître les lettres de l'alphabet dans la vie de*

tous les jours. De plus, la plupart du temps, les noms des lettres ont, à de rares exceptions près, un lien direct avec la sonorité. Pour lui, apprendre l'alphabet tôt est une bonne chose. Cela permet de planter la graine du langage tôt chez l'enfant, lui permettant ainsi de se développer plus rapidement.

Cette question souleva une interrogation légitime. Étant donné qu'il faut habituer l'enfant tôt au langage, pourquoi attendre sept ans et demi avant de se demander s'il est dyslexique ? En vérité, des facteurs prédictifs existent, mais ils n'ont aucune valeur déterministe.

D'après une étude de l'INSERM, cinq enfants sur six suivant un apprentissage spécifique intensif en retirent une amélioration à la fois nette et durable. Dans leur étude, cet apprentissage s'étalait sur trois mois, et était suivi de tests de compétence réguliers pendant deux ans.

Si la prise en charge était insuffisante, le médecin ou le psychologue scolaire pouvait intervenir. Le diagnostic était d'autant plus riche que les personnes posant des diagnostics étaient de disciplines différentes. La difficulté était alors de trouver une personne capable de faire des liens entre tous ces diagnostics. En outre, faire des diagnostics avant deux ans d'enseignement de la lecture est une erreur, la stabilité du diagnostic pouvant être remise en cause.

Un problème aujourd'hui est le trop fréquent diagnostic solitaire. Ce diagnostic ne permet pas d'établir un profil cognitif de l'enfant, et ainsi empêche de lui apporter une réponse réellement adaptée.

Les aménagements proposés par les professeurs sont également très importants dans le combat contre la dyslexie. En cas de blocage au niveau de la langue, ce n'est plus réellement la matière enseignée qui est évaluée. Étant donné que ça n'est pas non plus l'orthographe, rien ne ressort réellement. M. RAMUS déclara qu'il était contre le fait de noter l'orthographe dans une interrogation d'histoire, car l'enfant pouvait alors être découragé par l'histoire, sans réellement être noté dans cette matière. Une méthode également efficace pour aider les enfants dyslexiques et ne pas les précipiter en échec scolaire était de leur donner du temps en plus pour faire les devoirs (le fameux tiers temps du brevet ou du bac). Diminuer la charge écrite et utiliser des outils informatiques constituent également selon lui des bons moyens de contourner les problèmes sous-jacents et ainsi de se focaliser sur le fond.

Pour plus d'informations, les parents et enseignants étaient invités à consulter la formation sur la dyslexie proposée par l'Inspection Académique du Rhône.